

Le Mai de Maspero

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Les choix éditoriaux de François Maspero au sujet de « Mai 68 » mettent en lumière les contours d'une écriture qui accompagne les luttes en cours. Prolongeant la parole de ceux qui en sont les acteurs, ils éclairent tout à la fois la fabrique et la finalité d'une histoire populaire.



Pour citer ce document : VICARI Philippe, « Le Mai de Maspero », CFS asbl, 2018

URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/le_mai_de_maspero.pdf

Avec le soutien de :



Le Mai de Maspero

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Les choix éditoriaux de François Maspero au sujet de « Mai 68 » mettent en lumière les contours d'une écriture qui accompagne les luttes en cours. Prolongeant la parole de ceux qui en sont les acteurs, ils éclairent tout à la fois la fabrique et la finalité d'une histoire populaire.

« Maspero, c'est quelqu'un pour qui les mots ont un sens. Ça paraît bizarre à dire d'un éditeur, mais c'est ça, les mots ont un sens, les livres ont un sens. »¹ Sur les images d'un homme progressant d'un pas décidé au milieu du trafic parisien, la voix off de Chris Marker définit en ces termes le personnage central de son film. François Maspero s'était lié au cinéaste par l'intermédiaire du mouvement d'éducation populaire Peuple et Culture qui occupait à Paris, dans le Quartier Latin, le même immeuble que L'Escalier, sa première librairie acquise en 1955². Leur contact exercera une influence décisive sur son travail.

Tourné au printemps 1970, « Les mots ont un sens » met en relief la vision entrepreneuriale de Maspero dont la maison d'édition et la librairie viennent de connaître une forte expansion, occupant désormais une soixantaine de personnes. Cet essor est bien sûr directement lié à la « très forte croissance de production autour de 1968 » mais celle-ci autorise-t-elle pour autant à considérer que « Maspero puisse figurer comme la véritable icône éditoriale de Mai 68 »³ ? Au rang « des laboratoires théoriques de la "pensée 68" » par leur

manière d'aborder nombre de questions de société depuis leur création en 1959, les Éditions Maspero deviennent après Mai « la tribune "œcuménique" de la nouvelle extrême gauche naissante »⁴. Et dès son ouverture en 1958, La Joie de Lire qui succède à L'Escalier a pour originalité « de présenter dans ses rayons le spectre complet des espoirs et des théories révolutionnaires d'alors » au point que dans « les mois qui suivent Mai 68, devant le succès, François Maspero investit dans la librairie »⁵. Son catalogue et sa boutique ont donc été déterminants pour le mouvement de contestation et celui-ci s'est fatalement répercuté sur le développement de son entreprise. L'homme même joue un rôle capital dans le devenir d'une époque : « vecteur de changement social et de politisation de l'espace intellectuel », il passe pour être « garant du long 68 »⁶. Or si l'empreinte de Maspero sur son temps est indéniable, de quelle façon son activité éditoriale se trouva-t-elle impliquée par l'actualité de ce fameux Mai ?

En 1968, parmi la multitude de titres paraissant chez Maspero, un nombre restreint se rapporte

1 Chris MARKER, « On vous parle de Paris : Maspero, les mots ont un sens », SLON Production, 1970, 2'30"–2'38".

2 Julien HAGE, « Une brève histoire des librairies et des éditions Maspero 1955–1982 » dans Bruno GUICHARD, Alain LÉGER et Julien HAGE (dir.), *François Maspero et les paysages humains*, Lyon, La Fosse aux Ours / À plus d'un Titre, 2009, p. 107.

3 Philippe OLIVERA, « Les livres de Mai » dans Dominique DAMAMME, Boris GOBILLE, Frédérique MATONTI et Bernard PUDAL (dir.), *Mai–Juin 68*, Paris, L'Atelier, 2008, p. 152.

4 Julien HAGE, « Maspero (Éditions) » dans Antoine ARTOUS, Didier EPSZTAJN et Patrick SILBERSTEIN (dir.), *La France des années 68*, Paris, Syllepse, 2008, p. 520 et p. 522.

5 Julien HAGE, « Vie et mort d'une librairie militante : La Joie de Lire (1958–1976) » dans Philippe ARTIÈRES et Michelle ZANCARINI–FOURNEL (dir.), *68, une histoire collective (1962–1981)*, Paris, La Découverte, 2008, p. 534.

6 Julien LEFORT–FAVREAU, « Le Mai 68 littéraire de François Maspero. L'éditeur comme relais intellectuel », *Études françaises*, vol. 54, n° 1, 2018, p. 39 et p. 58.

strictement à l'événement. L'éditeur reste à distance de l'effervescence qui agite le milieu de l'édition en France. Et tandis que dans ce climat dominant les gloses d'experts, lui place la focale sur le point de vue des acteurs. Aux sources d'une histoire populaire, ses engagements éditoriaux offrent une plongée dans l'écriture des luttes en cours.

Lire 68 : une abondance écœurante

Dans une séquence du film de Chris Marker, François Maspero livre sa conception du métier : « Un éditeur, ça se définit par son catalogue. » Et il distingue trois types de catalogues : d'abord celui des livres qu'il a sortis, puis celui des livres qu'il n'a pas sortis et enfin celui des livres sortis par d'autres éditeurs du seul fait de son existence, dans un esprit de concurrence, soit par mimétisme soit pour éviter une publication chez lui. « Et ça c'est très chouette aussi », commente-t-il à ce propos en arborant un large sourire avant de dégainier, grave : « Et puis il y a des moments aussi, où ils n'ont pas besoin de nous pour publier... Enfin, bon, en Mai, par exemple, cette ruée des éditeurs a été quelque chose d'absolument obscène, ils se sont tous rués sur les événements de Mai parce qu'ils ont vu qu'il y avait cent mille personnes ou plusieurs centaines de milliers de personnes dans la rue et que du moment qu'il y avait plusieurs centaines de milliers de personnes, ça voulait dire plusieurs centaines de milliers d'acheteurs de bouquins alors ils se sont mis à publier, à publier, à publier comme des cochons. Et ça, je dois dire, c'était assez écœurant. »⁷ Maspero témoigne d'un profond dégoût pour l'opportunisme mercantile déclenché en la circonstance au sein de la profession, une révolte liée à la dimension politique dont il investit son catalogue.

Au printemps 1969 déjà, dans un portrait que lui consacre un mensuel littéraire, Maspero est critique à l'endroit de « la ruée sur les livres sur Mai, où les éditeurs sont tombés souvent dans la flat-terrie la plus ignoble. »⁸ Au-delà de la stratégie de niche commerciale, c'est l'approche journalistique

de ces ouvrages que Maspero fustige : ils ne se destinent pas au soutien d'un combat politique, caractéristique à laquelle son entreprise doit sa renommée. « Le monde entier venait chez nous, à la librairie pour s'informer, aux éditions pour nous informer. La ligne des publications s'était tracée d'elle-même. Les auteurs qui connaissaient de l'intérieur les luttes de libération s'exprimaient tout naturellement dans les "Cahiers libres". Les informations nous parvenaient rapidement, avant même d'avoir atteint le statut d'"actualité". Nous avions pour principe de devancer l'actualité et ne jamais lui courir après. L'écrasante majorité des titres que nous avons publiés en 1968 ne concerne pas les événements de Mai mais l'Amérique, l'Afrique et l'Asie », abondera Fanchita Gonzalez Batlle, membre du directoire mis en place pour porter le développement de la société⁹.

Aussi Maspero n'est-il pas en France au début des événements mais à Cuba pour préparer l'édition du journal bolivien de Che Guevara. Il se souviendra particulièrement comment Castro l'interpella : « Ce soir-là de mai 68, Fidel s'étonnait des nouvelles du monde. Le Printemps de Prague battait son plein. Les étudiants de Berlin étaient déchaînés. Ceux de Paris dressaient des barricades. Fidel n'y comprenait rien, voulait que je lui explique ce qui se passait en France, mais j'étais parti avant la révolte et j'avais peu de nouvelles. »¹⁰ À son retour à la fin du mois, l'éditeur se préoccupe d'apporter des éclaircissements sur ce qui était en train de se dérouler. En marge des analyses et interprétations à chaud d'intellectuels de tous bords, il privilégie les récits de militants assurément produits avec la même vélocité mais, pour leur part, dans le feu de l'action.

L'abondante littérature à laquelle ont précipitamment donné lieu les événements marquant ces semaines de printemps participe évidemment de la forte médiatisation dont ces événements bénéficièrent d'emblée. Elle manifeste au surplus la reconquête par une élite savante de l'expression

7 Chris MARKER, *op. cit.*, 6'24"-7'30".

8 François MASPERO, « Éditeur et révolutionnaire », *Le Magazine littéraire*, n° 29, juin 1969, p. 40.

9 Fanchita GONZALEZ BATLLE MASPERO, « Un goût très vif de la liberté » dans Bruno GUICHARD, Alain LÉGER et Julien HAGE (dir.), *op. cit.*, p. 27.

10 François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Seuil, 2002, rééd. 2003, Collection « Points », p. 242.

publique d'opinions dont elle seule avait jusque-là la prérogative. Maspero, de son côté, va s'efforcer à travers sa maison d'édition de fournir à cette prise de parole qui est constitutive de l'événement « Mai 68 » quelque prolongation.

Dire 68 : une militance constante

Devant la caméra de Chris Marker, François Maspero se défend d'avoir nourri la déferlante de publications : « Enfin, moi, je dois dire que, nous, on n'a pratiquement pas sorti de livres sur Mai sauf sur les grèves, dans les usines, des grèves qui se sont passées à Cléon, ou à Flins, ou même à Saclay, sur lesquelles on a publié des bouquins. Ça, c'était important de les sortir... Finalement, la plupart des livres qui sont sortis sur Mai, c'était une espèce d'éternelle auto-glorification du mouvement étudiant : "C'est formidable ce que nous avons fait, c'est formidable, on était sur les barricades, etc.", pas tellement de choses constructives du point de vue des luttes à venir, et Dieu sait que, des luttes à venir, il y en a. »¹¹ L'accent mis dans ce témoignage sur l'importance de publier des ouvrages sur les grèves des ouvriers d'une part, et sur le peu d'intérêt de ceux relatifs aux manifestations des étudiants de l'autre, traduit un constat de la situation éditoriale globale davantage qu'il ne concrétise l'activité propre de Maspero. Le recensement des premiers livres paraissant sur le sujet, et cela n'ira d'ailleurs pas en s'améliorant, frappe en effet par la faible attention accordée à l'extraordinaire mobilisation des travailleurs dans de nombreuses usines françaises en mai et juin de cette année-là. Presque isolées dans leur préoccupation pour la conflictualité ouvrière, les Éditions Maspero se sont malgré tout attachées à envisager le mouvement dans sa globalité.

Sur les cinq livres traitant de ces événements et qui sortirent dans la collection « Cahiers libres » au cours du second semestre 1968, trois d'entre eux ont pour objet les grèves susmentionnées par l'éditeur tandis que les deux autres sont consacrés à des organisations étudiantes qui se démarquent par l'envergure et la radicalité de leurs revendications. De même, la revue *Partisans* s'atta-

cha à représenter la globalité de la contestation dans un recueil qui, comme un sociologue des mouvements sociaux n'a alors pas manqué de l'observer, « est nettement dominé par l'action menée en direction des ouvriers au nom d'une lutte d'ensemble contre le régime gaulliste et plus encore contre la société capitaliste »¹². Animées d'un même esprit, ces différentes publications réunissent une série d'ingrédients pour la fabrique d'une histoire populaire qui en éclairent la finalité.

Diffuser un matériau original

La livraison des mois de mai-juin de *Partisans*, en prenant pour titre le cri de ralliement « **Ouvriers, étudiants, un seul combat !** », reflète avec éloquence la position de la maison d'édition. Avec entre autres Émile Copfermann et Jean-Philippe Talbo, tous deux membres du directoire de la société et respectivement rédacteur en chef de la revue et responsable de la diffusion des publications, Maspero concocte un numéro spécial dressant un tableau général de la situation.

Si ce n'est une dénonciation virulente du « "maintien de l'ordre" » signée en clôture de la revue par son directeur, la majorité des articles de ce numéro relèvent moins du pamphlet politique que de la compilation documentaire¹³. À l'exception d'une brève présentation de leur provenance, ils s'abstiennent délibérément de tout commentaire. En ouverture, Copfermann revendique cette volonté : « L'évolution des luttes étudiantes et ouvrières a déjoué plusieurs fois les analyses (...) : que l'analyse soit faite par ceux-là mêmes qui ont participé à ces luttes »¹⁴. L'article portant sur la signification des occupations d'usines mis à part, c'est en toute cohérence que de nombreuses pages sont dédiées à la reproduction de documents originaux, qu'il s'agisse d'enrichir un témoignage recueilli auprès de militants du Mouvement du 22 mars, un entretien entre militants des Comités d'action lycéens, un texte préparé pour une assemblée générale des Comités d'action étudiants ou encore une descrip-

11 Chris MARKER, *op. cit.*, 7'30''-8'05''.

12 Alain TOURAINE, *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 1968, p. 53.

13 François MASPERO, « CRS = SS », *Partisans*, n° 42, mai-juin 1968, p. 259.

14 Émile COPFERMANN, « Tout est encore possible », *Partisans*, *op. cit.*, p. 7.

tion des Comités de liaison étudiants–ouvriers–paysans. L'essentiel du numéro consiste au demeurant en une imposante chronologie « établie à l'aide de tracts, manifestes, extraits de presse choisis pour caractériser les différents aspects des luttes de mai »¹⁵.

Partisans, déjà réputée se faire l'écho de la pensée révolutionnaire, s'inscrit ici résolument en plein déploiement des luttes pour ce que les pièces exposées y contribuent concrètement. Cherchant la proximité avec le vécu de Mai 68, la revue se distingue par ces matériaux de première main qui en font un authentique catalogue de sources au point de faire des émules jusque dans le milieu académique : *Le mouvement social*, créé et dirigé par Jean Maitron, spécialiste de l'histoire ouvrière et syndicale, s'en inspire pour *La Sorbonne par elle-même*, fruit d'une collecte de documents émanant de la contestation au sein de l'université. « Recueil d'archives : ce n'est certes pas le premier et il nous faut dire ce que nous devons, par exemple, au numéro spécial de la revue *Partisans* », stipule son introduction¹⁶. Coutumières de ce genre de dossiers incitant le lecteur à se forger sa propre opinion, les Éditions Maspero destinaient spécifiquement celui-ci, plutôt qu'à conserver des traces pour de futures recherches, à encourager la poursuite immédiate du mouvement ; Copfermann est explicite sur ce point : « Il importe donc désormais de se préparer à une lutte plus dure enrichie des leçons de mai », et de conclure par le mot d'ordre « Ce n'est qu'un début, le combat continue. »¹⁷

L'option documentaire assumée par le comité de rédaction confirme à l'évidence le choix de laisser la parole aux acteurs, de ne pas la trahir en s'exprimant à leur place. Pour autant, une telle publication n'impliquait aucune garantie d'adhésion de leur part. En atteste la violente attaque des situationnistes contre Maspero qui, accusé de « truquage » et de « falsification » de certains tracts, vit son patronyme substantivé pour désormais dési-

gner ce type d'acte : la "maspérisation"¹⁸. Et Maitron les ayant repris sans la rigueur scientifique qui s'imposait à un historien, eut lui aussi à subir des représailles pour sa « malhonnêteté »¹⁹. Sans doute la préparation du dossier eût-elle mérité d'impliquer leurs concepteurs ; toujours est-il que par leur instantanéité, les originaux reproduits tels quels dans *Partisans* étaient plus aptes que n'importe laquelle des analyses à rendre compte de la réalité sans en pervertir la lecture.

Rapporter une parole incarnée

Le livre *La grève à Flins* est concocté par Jean-Philippe Talbo dans une approche similaire à la revue *Partisans* pour les documents qui y sont répliqués. Il s'en éloigne par contre de par la participation des occupants de l'usine Renault : son auteur y a transcrit les témoignages enregistrés au quotidien d'un des débrayages de mai–juin les plus violemment réprimés. Son enquête cherche à faire connaître « les éléments qui permettent de dire pourquoi les ouvriers soutenus par les étudiants se sont battus, ce qu'ils voulaient, ce qu'ils ont obtenu. »²⁰

Une dédicace qui leur est adressée au début de l'ouvrage en établit la facture : « Ce livre de *La grève à Flins* s'est fait grâce aux travailleurs en grève, aux syndicalistes et militants qui l'ont écrite dans les faits, puis exprimée au micro, par tracts ou au magnétophone. »²¹ Son auteur clarifiera son idée de départ des années plus tard : « Mon souci était d'écouter la parole d'ouvriers de base ou syndiqués en lutte, en dehors du quartier Latin, en évitant les discours trop idéologiques. »²² La démarche tranchait avec l'usage d'interroger les personnalités emblématiques de la contestation, en tout cas suffisamment que pour qu'un dirigeant de l'organisation maoïste Gauche prolétarienne ne

15 « Chronologie des luttes de mai », *Partisans*, op. cit., p. 9. Sur les 260 pages que compte le numéro, elle occupe 185 pages.

16 *La Sorbonne par elle-même : Mai–Juin 1968*, documents rassemblés et présentés par Jean–Claude et Michelle PERROT, Madeleine REBÉRIOUX et Jean MAITRON, *Le Mouvement social*, n° 64, juillet–septembre 1968, p. 5

17 Émile COPFERMANN, *ibid.*

18 « Une maspérisation », *Internationale situationniste*, n° 12, septembre 1969, p. 88.

19 « L'historien Maitron », *Internationale situationniste*, op. cit., p. 89.

20 *La grève à Flins*, Documents, témoignages rassemblés par Jean–Philippe Talbo, Paris, Maspero, 1968, quatrième de couverture (Cahiers libres n° 121).

21 *La grève à Flins*, op. cit., p. 7.

22 Jean–Philippe TALBO–BERNIGAUD, « L'édition et la diffusion » dans Bruno GUICHARD, Alain LÉGER et Julien HAGE (dir.), op. cit., p. 32.

viennaise s'offusquer jusque chez Maspero de n'avoir point été consulté²³. En relayant sans filtre aucune la voix de la base, elle était de surcroît apte à dérangier une vision autorisée du conflit comme l'indique le fait que « la publication aurait inquiété les responsables du syndicat CGT, qui craignaient l'apparition d'un livre anticommuniste »²⁴. Mais à quiconque viendrait l'idée de contester les dires des grévistes, une note signifie d'entrée de jeu : « Les témoignages recueillis dans ce livre pourront être confirmés publiquement, si les circonstances l'exigent, par leurs auteurs. »²⁵ Indication, s'il en est, de la pertinence d'avoir de la sorte porté la voix de la base, Talbo insistera sur le succès de librairie de l'ouvrage : « Deux tirages de 6 000 exemplaires chacun de ce Cahier libre ont été assez vite épuisés. »²⁶

Le livre est achevé d'imprimer le 4 juillet, deux semaines à peine après le dernier entretien daté de la reprise du travail le 19 juin. L'impératif n'était toutefois pas tant de publier un livre arrimé à l'actualité que de montrer, de l'intérieur, l'organisation du combat ouvrier afin de pouvoir s'y référer pour des actions ultérieures, ainsi que l'indique le mot de la fin : « En face tout le reste — l'état bourgeois, ses flics, ses politiciens, etc... —, avaient disparu, ne comptaient pas plus que ça... La leçon ne sera pas oubliée. »²⁷ Quasiment rédigé sur-le-champ, *La grève à Flins* restitue le déroulement de la lutte tel que ressenti et décrit par les ouvriers. Talbo, bien qu'à l'initiative de l'ouvrage, s'y met volontairement en retrait pour laisser place à l'expression d'une parole incarnée.

Écrire avec les contestataires

La confection de *Ce n'est qu'un début, continuons le combat* surpasse quelque peu celle de *La grève à Flins* de par une intervention des principaux concernés plus décisive. Dans une note préliminaire, Émile Copfermann en précise expressément la conception : « Ceci n'est pas un livre sur le

Mouvement du 22 mars mais un livre qui a été voulu *de* et en tout cas écrit *avec*. »²⁸ Cette commande fut nettement motivée par le désir de maîtriser la description d'une action face à la logorrhée des analystes : « Dès le 15 mai, il apparaissait clairement que les luttes étudiantes se trouveraient récupérées au niveau de l'écriture, dès lors que les "spécialistes" en tous genres en feraient le sujet de leurs "sciences". (Ce qui d'ailleurs n'a pas manqué.) »²⁹

En adéquation avec les considérations émises par le rédacteur en chef de *Partisans*, la publication dont les Éditions Maspero s'étaient vu confier la réalisation par les intéressés fut donc envisagée de concert avec eux. Il avait été convenu qu'elle serait élaborée à partir de discussions quotidiennes traitant de sujets précis, ce qui rapidement s'avéra illusoire. Copfermann relève à ce sujet un écueil évident dans l'écriture d'un livre avec des militants en contexte de luttes : leur manque de disponibilité. Et de préciser à titre d'exemple comment « les plus autorisés à parler de l'occupation des usines renforçaient les piquets de grève à Flins le jour où nous devions en traiter, les plus aptes à discuter des structures répressives s'entassaient dans les prisons »³⁰. Le plan de départ fut dès lors abandonné, un second discuté et adopté ; moins ambitieux, ce dernier sera encore épuré dans sa version définitive. Imputée à l'activisme des membres du mouvement autant qu'à la structure éclatée de celui-ci qui entravent la réunion de groupes de travail, cette adaptation laisse aussi transparaître un ajustement de l'ouvrage des idéaux programmatiques du 22 mars à ses réalisations concrètes.

« Les choses se sont faites ainsi peu à peu (...) dans une situation dont il faut se souvenir aujourd'hui (...) car elle marque le style de tout le livre jusque dans le temps des verbes : le futur est plus souvent employé que le passé », ajoute Copfermann³¹. De fait, il importait clairement « que soient

23 *Ibidem*.

24 Julien HAGE, « Une brève histoire... », *op. cit.*, p. 136 qui se réfère en note 48 à un rapport de presse des Renseignements généraux.

25 *La grève à Flins*, *op. cit.*, p. 8.

26 Jean-Philippe TALBO-BERNIGAUD, *ibid.*

27 *Ibidem*.

28 Mouvement du 22 mars, *Ce n'est qu'un début, continuons le combat*, Témoignages réunis et présentés par Émile Copfermann, Paris, Maspero, 1968, p. 7 (Cahiers libres n° 124).

29 *Ibidem*.

30 *Ibid.*, p. 8.

31 *Ibid.*, p. 9.

consignées par les *acteurs* les éléments permettant d'enrichir les luttes futures. »³² Le résultat s'éloigne néanmoins de la collection de témoignages personnels, quoi qu'en dise la première de couverture, l'intention étant de construire « une sorte de réflexion distanciée *sur* et *avec* l'événement immédiat »³³. Une perspective qui ne remporte toutefois pas l'unanimité. D'un côté, les militants « reconnaissaient que *leur* livre pouvait apporter un élément de réflexion qu'eux-mêmes — sans l'avoir négligé — ne parvenaient pas à développer. »³⁴ De l'autre, certains n'en restaient pas moins sceptiques quant à l'efficacité d'un tel dessein, convaincus que « les tracts, affiches, discussions dans les rues, les usines, dans les quartiers *collent* bien mieux à l'action parce qu'ils la précèdent, la suscitent ou l'expliquent immédiatement. »³⁵ L'exigence de simultanéité entre action et écriture et, plus encore, l'attente d'incidence de cette écriture sur l'action affirment un sentiment d'urgence. La maison d'édition veille cependant à prendre du temps pour atténuer les divergences inhérentes à l'aboutissement d'une gestation collective. La fin du texte est datée du 3 juin et le livre est achevé d'imprimer le 5 juillet ; dans l'intervalle, un communiqué du 19 juin fut choisi pour figurer en quatrième de couverture, en guise d'exhortation « aux révolutionnaires ».

Confronter les expériences

Plus encore que *La grève à Flins* ou *Ce n'est qu'un début*, le livre *Des Soviets à Saclay ?* matérialise la détermination des Éditions Maspero de se mettre au service des protagonistes de la contestation. Jacques Pesquet, son auteur, compte au nombre des responsables du Comité central d'action provisoire organisé au Centre d'études nucléaires du Commissariat à l'énergie atomique situé à Saclay. De la main même d'un des initiateurs de la remise en cause du système de décision dans son entreprise, la relation de l'expérience des conseils ouvriers constitue cette fois un témoignage direct.

Pesquet prend le contre-pied de la tendance dominante la vague éditoriale du moment sur laquelle

il porte un regard sévère : « nous ne saurions nous en tenir à la simple collection des affiches, des photographies et des journaux ; ni nous laisser prendre au jeu plus ou moins sordide de certains éditeurs qui mettent sur papier glacé les bons mots et les taches de sang. Ceux qui se sont battus, sur les barricades ou dans les usines ne demandent pas qu'on leur serve du pittoresque ou du sensationnel. C'est un bilan qu'il faut dresser. Ce sont des perspectives qu'il faut ouvrir », rapporte-t-il dans son introduction³⁶. À l'inverse d'un album souvenir, c'est encore une fois l'avenir qui importe à l'auteur.

S'adressant aux « camarades de combat », l'ouvrage est également ponctué de passages documentaires : pétition des travailleurs, texte de revendications et de propositions d'actions, mandats, courriers, communiqués et tracts, programme de lutte, décisions syndicales, etc. *Des Soviets à Saclay ?* a l'ambition de transmettre « un exemple qui peut-être sera repris demain par des millions de travailleurs au cours d'une prochaine étape à notre avis inévitable. »³⁷ Sa rédaction est d'ailleurs dictée par une temporalité impérieuse : « Nous pensons même que les délais dont nous disposons pour que s'amorce une vaste confrontation d'expériences sont très courts et que nous risquons fort d'être pris dans un nouveau tourbillon sans avoir pu faire le point, sans avoir pu assimiler les leçons de ce mois de mai, sans avoir pu nous préparer à un nouveau combat fatalement plus dur que le précédent », poursuit Pesquet³⁸. Persuadé de l'inexorable redémarrage des hostilités à brève échéance, l'auteur établit son bilan avec un relatif empressement. Malgré une conclusion datée du 12 juillet, le livre ne fut pourtant achevé d'imprimer que le 22 août, un écart déjà plus dilaté.

Ouvrir des perspectives

Achevé d'imprimer en octobre 1968, *Une répétition générale* co-écrit par Daniel Bensaïd et Henri Weber, futurs dirigeants de la Ligue communiste

32 *Ibid.*, p. 7.

33 *Ibid.*, p. 8.

34 *Ibid.*, pp. 7–8.

35 *Ibid.*, p. 7.

36 *Des Soviets à Saclay ? Premier bilan d'une expérience de conseils ouvriers au Commissariat à l'énergie atomique*, exposé par Jacques Pesquet, Paris, Maspero, 1968, p. 7 (Cahiers libres n° 127).

37 *Ibid.*, p. 8.

38 *Ibidem*.

en France, se situe dans une contemporanéité vis-à-vis de l'événement bien plus élastique que les précédentes publications des Éditions Maspero sur Mai. Cela doit pour beaucoup aux conditions agitées de sa commission dans une conjoncture voyant les groupuscules « passer de la contestation idéologique du capitalisme à sa contestation directe. »³⁹

En avertissement, Bensaïd et Weber font part, à l'instar de Copfermann pour *Ce n'est qu'un début*, des difficultés qui émaillent l'écriture des luttes en cours. Précisant leur posture, ils se justifient à leur tour d'un manque de disponibilité pour mener à bien leur projet : « Les "auteurs" ne sont pas des publicistes mais des militants. Tout au long de l'été 68, ils ont dû s'acquitter de tâches multiples et pressantes. » Plus qu'un appel à l'indulgence du lecteur « pour les inexactitudes de détails et les incongruités de style », cette précaution est une façon de mettre en évidence combien « leur ex-organisation, la Jeunesse Communiste Révolutionnaire, subissait le feu de la répression. »⁴⁰ Outre une action accaparante, les perquisitions et gardes à vue ont fortement pesé sur la confection du livre qui ne sera publié qu'en automne alors qu'une partie du texte avait déjà « été rédigée avant le 12 juin 1968, date du décret ministériel prononçant la dissolution des groupuscules. » Cette précision paraît pointer davantage encore le poids de la coercition visant leur combat et les empêchant de bénéficier « de la quiétude, du recueillement et de la documentation propices à la production littéraire. »⁴¹ Agir ou écrire : tel fut en substance le dilemme qui s'imposa aux auteurs.

Comme Copfermann puis Pesquet, Bensaïd et Weber prétendent éloigner leur livre des analyses de type académique : « Il n'est pas un docte ouvrage de sociologie ou d'histoire. L'étude scientifique, exhaustive, de la Révolution de Mai reste à faire. Elle sera l'œuvre collective des milliers de militants, qui, dans leurs secteurs respectifs, font aujourd'hui l'inventaire des luttes sociales. » Car c'est bien à l'ensemble des activistes, consi-

dèrent-ils, qu'est dévolu l'exercice de cette autopsie. Et c'est dans cette optique que *Ce n'est qu'un début* voit le jour : « Ce livre s'adresse aux militants de Mai. (...) Aux militants de Mai, nous avons voulu livrer les informations et les analyses susceptibles d'ouvrir des perspectives et de stimuler les débats. »⁴² Une vocation appelée à renforcer une vague insurrectionnelle dont les événements de Mai, le titre de l'ouvrage l'indique très clairement à nouveau, ne devaient être que les prémices.

Continuer à faire front

Parmi les quelques « Cahiers libres » parus en 1968 chez Maspero pour traiter du bouillonnement de Mai, *Notre arme, c'est la grève...* est des moins loquaces sur les modalités de sa fabrication, il ne contient aucune sorte d'avant-propos en renseignant l'écriture. Mélange de récit, d'extraits de presse, de communiqués de divers comités d'action, de tracts syndicaux et de courriers de la Régie nationale des usines Renault, l'ouvrage est du même acabit que *La grève à Flins* et *Des Soviets à Saclay ?* Excepté que sa réalisation est directement attribuable à un collectif de grévistes.

« C'est leur lutte passée que retracent dans ce livre des membres du Comité de grève. Passée et toujours présente. »⁴³ Les effets du temps sur le devenir de leur combat imprègnent le discours de ces ouvriers de Cléon. Les appréciations qu'ils formulent dénotent le recul dont ils ont bénéficié dans leur rédaction. Ainsi, un premier chapitre revenant sur l'« anatomie d'une grève "sauvage" » s'ouvre sur le constat désabusé que « la grève du 17 mai a semblé-t-il servi de baroud d'honneur pour un temps et n'a été en rien le point de départ de grandes luttes (alors que tout portait à le croire). »⁴⁴ Le dénouement de celle-ci au bout de cinq semaines est du reste envisagé dans un deuxième chapitre en termes de « trêve », démonstration d'une interruption momentanée que vient renforcer la mention des arrêts de travail

39 Daniel BENSÂÏD et Henri WEBER, *Mai 1968, une répétition générale*, Paris, Maspero, 1968, p. 20 (Cahiers libres n° 133).

40 *Ibid.*, p. 9.

41 *Ibidem*.

42 *Ibidem*.

43 *Notre arme, c'est la grève. Travail réalisé par un collectif de militants du comité d'action qui ont participé à la grève de Renault-Cléon du 15 mai au 17 juin 1968*, Paris, Maspero, 1968, quatrième de couverture (Cahiers libres n° 137).

44 *Ibid.*, p. 9.

ayant repris dès septembre⁴⁵. Un troisième chapitre reprenant les échanges d'une table-ronde tenue le 26 juillet pour confronter ce que les militants avaient tiré de leur mouvement de grève conclut néanmoins par un espoir pour les éventuelles luttes à venir : « Ce n'est donc pas au niveau de l'acquis déjà remis en cause qu'il faut chercher de riches enseignements pour la suite du combat. (...) Les travailleurs ont appris dans la lutte à s'organiser dans la discipline, à créer un embryon de pouvoir ouvrier de la grève. (...) Une nouvelle génération de militants s'est révélée »⁴⁶.

Également symptomatique de l'éloignement chronologique de la publication par rapport aux faits qu'elle relate, autant que de l'évanescence de l'atmosphère révolutionnaire amenuisant la nécessité d'outiller prestement les militants, la maison d'édition, contrairement aux autres « Cahiers libres » qui précisaient la date d'achèvement de leur impression, signalant en quelque sorte sa réactivité, n'indiquera en clôture de ce livre-ci que la vague précision de son dépôt légal au 4^e trimestre de 1968.

Dolente rémanence du souvenir de 68 ?

Dans un texte rédigé en 1985 à l'occasion d'une rétrospective de l'œuvre de Chris Marker, François Maspero se montre perplexe par rapport aux propos qu'il tenait dans *Les mots ont un sens* : « En le revoyant aujourd'hui, j'écoute ce personnage qui fait des phrases à l'écran et qui fut moi, et je sens deux choses : d'une part il est, je suis, totalement sincère ; et d'autre part il sait, je sais, que les mots dits là, avec toute cette sincérité-là, et malgré elle, n'ont déjà plus de sens : il est déjà trop tard. »⁴⁷ Conscient de ce que le film mettait finalement en évidence une véritable figure patronale, Maspero sait depuis que l'expansion de son entreprise amorçait en réalité une longue suite de problèmes qui auraient bientôt raison de sa librairie puis de ses éditions. En dépit d'une gestion progressiste et participative pour faire de son projet une aventure collective, il s'attira l'hostilité de ses travailleurs. Accusé dans les rangs gauchistes

de faire commerce de la révolution, il assista à l'institution du vol à l'étalage par une jeunesse en quête de subversion. Ajouté à cela les coûteux procès dont le harcela le ministère de l'Intérieur pour ses accointances avec le régime de Cuba, la déconfiture était inévitable. « Et il en sera ainsi : la librairie crèvera quatre ans plus tard dans un tourbillon d'imprécations et une marée de merde. Quant aux éditions, si j'ai continué en ce qui me concerne à croire à leur survie jusqu'en 1982, je demeure convaincu que ce que j'ai aimé en elles (...) agonisait déjà quand le film a été tourné », concède-t-il⁴⁸.

L'ancien libraire-éditeur revient amèrement sur le souvenir qu'évoque pour lui cette période dans plusieurs écrits⁴⁹. En 2007, pourtant, au détour d'un courrier de réponse à un hebdomadaire d'actualités sollicitant son témoignage pour un numéro consacré à « Mai 68, le bel héritage », Maspero s'attarde sur une dimension plus amène de son expérience. Il y souligne en effet combien il tenait alors « à donner la priorité aux formidables changements qui semblaient s'annoncer dans le monde du travail, tous porteurs d'avenir » et mentionne derechef les titres publiés au sujet des grèves⁵⁰. Il précise à cette occasion la proximité de sa démarche avec le cinéma militant : « J'avais, il est vrai, été associé, même de trop loin, au film de Chris Marker et Mario Maret, *À bientôt j'espère*, puis à celui du groupe Medvedkine, *Classe de lutte*, et connu ce militant magnifique de la CGT à Besançon et à Sochaux qu'était Paul Cèbe, sans qui ces deux films n'auraient pas existé. »⁵¹ Affirmation d'une affiliation, la référence à un courant de réalisateurs soutenant la mobilisation ouvrière dans une dynamique d'éducation populaire, avant déjà et bien après ensuite l'année 1968, trahit enfin un sentiment de satisfaction, voire de fierté.

Le jugement porté par Maspero sur la fièvre éditoriale suscitée par ce mois de mai devenu tellement mythique résonne en fait comme une manière de

45 *Ibid.*, p. 63.

46 *Ibid.*, p. 96.

47 Texte non publié repris dans François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, op. cit., p. 259.

48 *Ibid.*, p. 260.

49 Lire à ce propos Janeta MASPERO, « La parole politique : discours croisés autour de Mai 1968, subjectivité et empathie » dans Cécile CANUT et Jean-Marie PRIEUR (dir.), *1968-2008 : événements de parole*, Paris, Houdiard, 2011, pp. 108-121.

50 François MASPERO, « Un formidable vivier d'idées », *Politix*, n° 962-964, 26 juillet 2007, p. 33.

51 *Ibidem*.

vivre dans son temps. L'opportunisme qu'il dénonce ne réside pas simplement dans le volume des livres édités ou vendus, il consiste avant tout à clamer que ce qui est advenu n'est compréhensible qu'au prisme du savoir des experts et le fait est que ce savoir, par nature, renvoie au passé. À l'expertise, Maspero oppose l'expérimentation qui est, elle, bien ancrée dans le présent : le numéro de la revue *Partisans* et les cinq livres de la collection « Cahiers libres » n'analysent pas les événements à partir de critères préétablis, de catégories éprouvées, ils cherchent au contraire à déceler dans leur dynamique ce qu'il y a de novateur, à saisir leurs problématiques propres, telles que les pensent les acteurs eux-mêmes. C'est à ce titre que ces publications proposent une histoire qui

peut être qualifiée de populaire, non pas tant parce qu'elle est centrée sur les luttes du peuple, mais bien parce qu'elle en est l'émanation immédiate. La fabrique de cette histoire, au cœur de l'action, explore des voies qui sont parties intégrantes de l'expérimentation ; ayant pour finalité d'envisager l'action à venir, les possibles qu'elle ouvre le sont tout autant. C'est sans doute là le sens des livres, c'est sans doute là le sens des mots.

Peut-être le nom de François Maspero doit-il indéfectiblement rester attaché à 68, mais ne le devrait-il pas alors à cet élan qu'il donna à une histoire populaire encore balbutiante ? Ne serait-ce pas là le sens du Mai de Maspero ?

